

# LES ARMÉNIENS

Vers l'époque de la guerre de Troie, venant de la Thrace et de plus loin encore, les Arméniens, traversant le Bosphore ou l'Hellespont, sont venus se fixer en Cilicie. Puis, un peu avant la chute de l'empire assyrien, ils ont émigré vers l'Ararat. Le royaume indigène de Van (Ourarthou) venait alors de disparaître. Déjà, sous les Achéménides de Perse, l'Arménie comptait parmi les peuples soumis au roi des rois. Après Alexandre le Grand, le royaume de Grande Arménie (Ararat) devint indépendant ; quant à celui de Petite Arménie (Cilicie), il ne se forma que beaucoup plus tard et disparut peu après les Croisades. La prise d'Ani par le musulman Djelal-ed-Din avait, au XIII<sup>e</sup> siècle, mis fin au royaume de Grande Arménie. Telle est en peu de mots l'histoire de l'indépendance arménienne.

Dès lors, comme tous les gens privés de leur patrie, les Arméniens se sont répandus et fixés sur les points où ils trouvaient à gagner leur vie. Beaucoup sont remontés vers le Caucase et se sont fixés à Tiflis et à Bakou, d'autres ont gagné la Perse, et l'empire ottoman en a vu dans toutes ses villes. Ils ont enfin fondé des colonies à Moscou, Pétrograd, Paris, Vienne, Londres et New-York, à Calcutta. Tandis que le gros de la nation restait attaché à sa terre, tant en Grande Arménie qu'en Cilicie, exposé aux brutalités des Kurdes et des Turcs.

La conquête de la Transcaucasie par les Russes et finalement le traité de Turkoman-Tchai (1827) donna aux Russes tout le nord de la Grande Arménie avec Etschmiadzin (Vagharchapat), la Rome des Arméniens orthodoxes et les ruines de l'ancienne capitale, Ani. C'était un refuge contre la barbarie musulmane.

En Turquie, les Arméniens, par leurs grands talents d'administrateurs, se firent rapidement une situation importante et se rendirent indispensables. Mais ce succès les ayant enhardis, ils laissèrent percer leurs espoirs d'indépendance. Le maître Turc, dès lors, les tint en suspicion. C'est alors que des Arméniens de New-York, ayant eu la maladresse de se livrer à des violences (affaire de la Banque ottomane), le sultan ordonna les premiers massacres. L'Arménien devint dès ce temps le martyr désigné par Allah aux colères des bons musulmans. Les parents faisaient jouer leurs enfants au « massacre des Arméniens ». Kurdes et Turcs s'en donnèrent à cœur joie. L'Angleterre, l'Amérique, la France, la Russie protestèrent vis-à-vis de la Sublime-Porte. Mais ces protestations n'eurent pour résultat que d'aggraver la situation des Arméniens. Au jour où la guerre fut déclarée, on vint, à Constantinople, d'exterminer jusqu'au dernier de ces malheureux, et l'Allemagne ne chercha point à intervenir, parce que ce peuple, catholique ou orthodoxe, n'était pas son client, mais bien le protégé des Etats de l'Entente.

Fort heureusement, les Russes ont occupé Erzeroum et sont descendus jusqu'au lac de Van. Ils ont ainsi sauvé la population de tout le centre de la Grande Arménie. Quant aux autres Arméniens, Trébizonde, Samsoun, Sinope, Bitlis, Iarbekir, Ourfa, Adana, etc., les Turcs ont fait une affreuse boucherie. Quinze mille ont été tués à Trébizonde, onze mille à Adana. On compte qu'un million d'hommes sont morts ; quant aux femmes et aux enfants, ils ont été vendus comme du bétail et contraints à se faire musulmans. On ne peut imaginer les horreurs qui ont été commises, elles dépassent la pensée. Et ce crime, c'est l'Allemagne qui en est responsable devant l'humanité, car il suffisait d'un mot de Guillaume II pour arrêter la brute turque en délire. — Voilà ce que les Turcs-Turcs appellent du « libéralisme ».

L'empereur de Russie a promis de rétablir, sous son égide, la Grande Arménie. Souhaitons que les Alliés rétablissent, eux aussi, un jour, l'ancien Etat de Lusignan et rendent à ce peuple, martyrisé depuis plus de six siècles, un pays où il puisse dire : « Je suis chez moi », où il soit à même de réunir les ossements des souvenirs de ses ancêtres.

J. de MORGAN.